



Pépé le morse

ANIMATION – 2017 – 15'

Réalisation Lucrèce Andraea

Production Caïmans productions

Sur la plage sombre et venteuse, Mémé prie, Maman hurle, les frangines s'en foutent, Lucas est seul. Pépé était bizarre comme type, maintenant il est mort.

En cinéma d'animation, rendre compte de matières en mouvement est souvent un défi : le caractère abstrait et toujours en transformation des vents, tempêtes, vagues... complexifie leur réalisation. De nombreux matériaux ont pu être utilisés pour les représenter : aquarelle, encre, feutre, pâte à modeler, coton, sable, peinture sur verre... Les animer donne envie aux cinéastes d'inventer de nouvelles formes pour relever le défi de leur représentation. Deux exemples de 2016 : la rencontre avec la fée de la rivière dans La jeune fille sans mains de Sébastien Laudenbach et La tortue rouge de Michael Dudok de Wit.

Pépé le morse (César 2018 du court métrage d'animation) débute comme un film naturaliste, voir réaliste. On voit apparaître progressivement une série de personnages dessinant un portrait de famille composée d'une grand-mère, d'une mère et de quatre enfants. Ils marchent dans une direction commune, traversant les dunes d'une plage sur la côte Atlantique. En file indienne, de manière quelque peu disparate, ils avancent, attachés chacun à leur préoccupation. Peu à peu, on comprend le sens de cette procession qui ressemble à un pèlerinage : retrouver des traces du grand-père décédé, qui avait aimé vivre sur cette plage (comme ces « morses » russes bronzant sur les plages et évoqués en voix *off* au début du film).

Lucrèce Andraea, diplômée des Gobelins et de l'École de la Poudrière à Valence, s'inspire des photographies (mêlant mélancolie et absurde) du japonais Shoji Ueda, en particulier de sa série réalisée dans les dunes de Tottori. Elle utilise pour son film l'aquarelle, ce qui lui permet de travailler de douces nuances colorées et harmonieuses, que ce soit pour les décors ou pour les personnages (conçus eux avec une palette graphique pour faciliter l'animation). Cette homogénéité plastique va être ébréchée lorsque le film glisse de la chronique familiale un peu grotesque (rappelant les comédies italiennes des années 1970) au conte initiatique peuplé de rencontres et transformations (on pense alors à Hayao Miyazaki). Les matières de la plage (algues, vagues et bulles de mer, sable) vont progressivement prendre âme, à la suite de l'envol des cendres du pépé. L'arrivée du sur-

naturel transforme la nature des images. Car rendre hommage à un défunt ne peut se faire sans se confronter à l'anormalité. Dans ce film, chacun finira par rencontrer quelque chose, par hasard, souvent de manière inconsciente, souvent dans l'affliction. L'aspect magique de ces instants participe à l'imaginaire qui affuble les personnages face à la mort du pépé (et aussi au regard de sa difficilement compréhensible vie de morse fumeur). Mystères auxquels répondent les rituels de magie noire de la plage, sous le geste créatif et complice de la grand-mère érigeant une cavurne de sable (évoquant des œuvres d'art brut, remplies de magies originelles).

Cette touchante chronique familiale aborde la question du deuil et de la résilience par le biais de l'insondable qui participe pleinement à notre rapport à la mort, et permet aux personnages de participer chacun à sa manière à cette douloureuse étrangeté subie, en tissant des liens magiques entre le monde des vivants et celui des morts.

Films passerelles

Les Indes galantes, YúYú,

Retour à Genoa City